

Marcel Proust
À la recherche du temps perdu
Du côté de chez Swann (I)
Combray

Version dialoguée
établie par Pierrette Stany



LA GRAND'TANTE, SWANN

LA GRAND'TANTE — Des gens que nous ne connaissons jamais ni vous ni moi et nous nous en passons, n'est-ce pas ?

CHEZ LA MARQUISE DE VILLEPARISIS

LA MARQUISE DE VILLEPARISIS,
LA GRAND'MÈRE

LA MARQUISE DE VILLEPARISIS — Je crois que vous connaissez beaucoup M. Swann qui est un grand ami de mes neveux des Laumes.

LA MAISON DE LA GRAND'MÈRE
LA MÈRE, LE PÈRE, LA GRAND'MÈRE

LA GRAND'MÈRE — Sévigné n'aurait pas mieux dit !

LA GRAND'MÈRE — Ah ! ma fille, comme il est commun !

LES PARENTS — Comment ! elle connaît Swann ? Pour une personne que tu prétendais parente du maréchal de Mac-Mahon !

LA GRAND'TANTE, LA GRAND'MÈRE,
SES DEUX SŒURS, LA MÈRE, LE PÈRE

LA GRAND'TANTE — tenant un journal — Vous avez vu que Swann a « les honneurs » du Figaro ?

LA GRAND'MÈRE — Mais je vous ai toujours dit qu'il avait beaucoup de goût.

LA GRAND'TANTE — Naturellement toi, du moment qu'il s'agit d'être d'un autre avis que nous. Je crois que vous ne lui feriez pas plaisir ; moi je sais bien que cela me serait très désagréable de voir mon nom imprimé tout vif comme cela dans le journal, et je ne serais pas flattée du tout qu'on m'en parlât.

LA MÈRE — Tu pourrais ne lui dire qu'un mot, lui demander comment elle va. Cela doit être si cruel pour lui.

LE PÈRE — se fâchant — Mais non ! tu as des idées absurdes. Ce serait ridicule.

**AU JARDIN — LA GRAND'TANTE,
LA GRAND'MÈRE, SES DEUX SŒURS,
LA MÈRE, LE PÈRE, SWANN,
LE NARRATEUR**

[La clochette retentit.]

LE GRAND-PÈRE — Pensez à le remercier intelligiblement de son vin, vous savez qu'il est délicieux et la caisse est énorme.

LA GRAND'TANTE — Ne commencez pas à chuchoter. Comme c'est confortable d'arriver dans une maison où tout le monde parle bas.

LE PÈRE — Ah ! voilà M. Swann. Nous allons lui demander s'il croit qu'il fera beau demain.

LA MÈRE — l'emmenant à l'écart — Voyons, monsieur Swann, parlez-moi un peu de votre fille ; je suis sûre qu'elle a déjà le goût des belles œuvres comme son papa.

LE GRAND-PÈRE — approchant — Mais venez donc vous asseoir avec nous tous sous la véranda.

LA MÈRE — Nous reparlerons d'elle quand nous serons tous les deux. Il n'y a qu'une maman qui soit digne de vous comprendre. Je suis sûre que la sienne serait de mon avis.

TANTE CÉLINE — - Imagine-toi, Céline, que j'ai fait la connaissance d'une jeune institutrice suédoise qui m'a donné sur les coopératives dans les pays scandinaves des détails tout ce qu'il y a de plus intéressants. Il faudra qu'elle vienne dîner ici un soir.

TANTE FLORA — Je crois bien ! Mais je n'ai pas perdu mon temps non plus. J'ai rencontré chez M. Vinteuil un vieux savant qui connaît beaucoup Maubant, et à qui Maubant a expliqué dans le plus grand détail comment il s'y prend pour

composer un rôle. C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant. C'est un voisin de M. Vinteuil, je n'en savais rien ; et il est très aimable.

TANTE CÉLINE — Il n'y a pas que M. Vinteuil qui ait des voisins aimables.

TANTE FLORA — Je crois qu'on pourra réussir à avoir ce monsieur à dîner. Quand on le met sur Maubant ou sur M^{ME} Materna, il parle des heures sans s'arrêter.

LE GRAND-PÈRE — soupirant — Ce doit être délicieux.

SWANN — Tenez, ce que je vais vous dire a plus de rapports que cela n'en a l'air avec ce que vous me demandiez, car sur certains points les choses n'ont pas énormément changé. Je relisais ce matin dans Saint-Simon quelque chose qui vous aurait amusé. C'est dans le volume sur son ambassade d'Espagne ; ce n'est pas un des meilleurs, ce n'est guère qu'un journal merveilleusement écrit, ce qui fait déjà une première différence avec les assommants journaux que nous nous croyons obligés de lire matin et soir.

TANTE FLORA — Je ne suis pas de votre avis, il y a des jours où la lecture des journaux me semble fort agréable...

TANTE CÉLINE — Quand ils parlent de choses ou de gens qui nous intéressent !

SWANN — étonné — Je ne dis pas non. Ce que je reproche aux journaux, c'est de nous faire faire attention tous les jours à des choses insignifiantes tandis que nous lisons trois ou quatre fois dans notre vie les livres où il y a des choses essentielles. Du moment que nous déchirons fiévreusement chaque matin la bande du journal, alors on devrait changer les choses et mettre dans le journal, moi je ne sais pas, les... Pensées de Pascal ! (il détacha ce mot d'un ton d'emphase ironique pour ne pas

avoir l'air pédant). Et c'est dans le volume doré sur tranches que nous n'ouvrons qu'une fois tous les dix ans, que nous lirions que la reine de Grèce est allée à Cannes ou que la princesse de Léon a donné un bal costumé. Comme cela la juste proportion serait rétablie.

SWANN — à regret — Nous avons une bien belle conversation. Je ne sais pas pourquoi nous abordons ces « sommets ».

SWANN — au grand-père — Donc Saint-Simon raconte que Maulevrier avait eu l'audace de tendre la main à ses fils. Vous savez, c'est ce Maulevrier dont il dit : « Jamais je ne vis dans cette épaisse bouteille que de l'humeur, de la grossièreté et des sottises. »

TANTE FLORA — Épaisses ou non, je connais des bouteilles où il y a tout autre chose.

TANTE CÉLINE — Riant.

SWANN — interloqué — Je ne sais si ce fut ignorance ou panneau, écrit Saint-Simon, il voulut donner la main à mes enfants. Je m'en aperçus assez tôt pour l'en empêcher.

LE GRAND-PÈRE — s'extasiant — « Ignorance ou panneau... »

TANTE CÉLINE — Comment ? vous admirez cela ? Eh bien ! c'est du joli ! Mais qu'est-ce que cela peut vouloir dire ; est-ce qu'un homme n'est pas autant qu'un autre ? Qu'est-ce que cela peut faire qu'il soit duc ou cocher s'il a de l'intelligence et du cœur ? Il avait une belle manière d'élever ses enfants, votre Saint-Simon, s'il ne leur disait pas de donner la main à tous les honnêtes gens. Mais c'est abominable, tout simplement. Et vous osez citer cela ?

LE GRAND-PÈRE — disant à voix basse à la mère —
Rappelle-moi donc le vers que tu m'as
appris et qui me soulage tant dans ces
moments-là. Ah! oui: « Seigneur, que
de vertus vous nous faites haïr! » Ah!
comme c'est bien!

LE GRAND-PÈRE — Le petit a l'air fatigué,
il devrait monter se coucher. On dîne
tard du reste ce soir.

LE PÈRE — Oui, allons, vas te coucher.
[On entend la cloche du dîner.]

LE PÈRE — Mais non, voyons, laisse ta
mère, vous vous êtes assez dit bonsoir
comme cela, ces manifestations sont
ridicules. Allons, monte!

**LA MAISON DE COMBRAY, LA CHAMBRE
LE NARRATEUR, FRANÇOISE**

FRANÇOISE — C'est-il pas malheureux pour
des parents d'avoir un enfant pareil!

LA MAISON DE COMBRAY

LE PÈRE, LA MÈRE, LA GRAND'TANTE,
TANTE FLORA, TANTE CÉLINE,
LE GRAND-PÈRE

LA MÈRE — Je l'ai trouvée bien quel-
conque; je crois que la prochaine fois il
faudra essayer d'un autre parfum.

LA GRAND'TANTE — Je ne peux pas dire
comme je trouve que Swann change, il
est d'un vieux!

Je crois qu'il a beaucoup de soucis
avec sa coquine de femme qui vit au
su de tout Combray avec un certain
monsieur de Charlus. C'est la fable de
la ville.

LA MÈRE — Il fait aussi moins souvent ce
geste qu'il a tout à fait comme son père
de s'essuyer les yeux et de se passer la
main sur le front. Moi je crois qu'au
fond il n'aime plus cette femme.

LE GRAND-PÈRE — Mais naturellement il
ne l'aime plus. J'ai reçu de lui il y a déjà
longtemps une lettre à ce sujet, à la-
quelle je me suis empressé de ne pas me

conformer, et qui ne laisse aucun doute
sur ses sentiments, au moins d'amour,
pour sa femme.

LE GRAND-PÈRE — à ses belles-sœurs — Hé bien!
vous voyez, vous ne l'avez pas remercié
pour l'Âsti.

TANTE FLORA — Comment, nous ne l'a-
vons pas remercié? Je crois, entre nous,
que je lui ai même tourné cela assez
délicatement.

TANTE CÉLINE — Oui, tu as très bien arran-
gé cela: je t'ai admirée.

TANTE FLORA — Mais toi, tu as été très bien
aussi.

TANTE CÉLINE — Oui j'étais assez fière de
ma phrase sur les voisins aimables.

LE GRAND-PÈRE — Comment, c'est cela que
vous appelez remercier!

J'ai bien entendu cela, mais du diable
si j'ai cru que c'était pour Swann. Vous
pouvez être sûres qu'il n'a rien compris.

TANTE FLORA — Mais voyons, Swann n'est
pas bête, je suis certaine qu'il a appré-
cié. Je ne pouvais cependant pas lui
dire le nombre de bouteilles et le prix
du vin!

LA MAISON DE COMBRAY, LE VESTIBULE

LE PÈRE, LA MÈRE,
LE NARRATEUR, FRANÇOISE

LE PÈRE — Hé bien! si tu veux, nous allons
monter nous coucher.

LA MÈRE — Si tu veux, mon ami, bien que
je n'aie pas l'ombre de sommeil; ce n'est
pas cette glace au café si anodine qui a
pu pourtant me tenir si éveillée; mais
j'aperçois de la lumière dans l'office et
puisque la pauvre Françoise m'a atten-
due, je vais lui demander de dégrafer
mon corsage pendant que tu vas te dés-
habiller.

[La mère ouvre la porte du vestibule qui donne
sur l'escalier et découvre le narrateur.]

LA MÈRE — Sauve-toi, sauve-toi, qu'au
moins ton père ne t'ait vu ainsi atten-
dant comme un fou!

LE NARRATEUR — Viens me dire bonsoir.
[Le père les rejoint.]

LE NARRATEUR — Je suis perdu!

LE PÈRE — Mais va donc avec lui, puisque
tu disais justement que tu n'as pas en-
vie de dormir, reste un peu dans sa
chambre, moi je n'ai besoin de rien.

LA MÈRE — timidement — Mais, mon ami,
que j'aie envie ou non de dormir, ne
change rien à la chose, on ne peut pas
habituer cet enfant...

LE PÈRE — haussant les épaules — Mais il ne
s'agit pas d'habituer, tu vois bien que ce
petit a du chagrin, il a l'air désolé, cet
enfant; voyons, nous ne sommes pas
des bourreaux! Quand tu l'auras rendu
malade, tu seras bien avancée! Puisqu'il
y a deux lits dans sa chambre, dis donc
à Françoise de te préparer le grand lit
et couche pour cette nuit auprès de lui.
Allons, bonsoir, moi qui ne suis pas si
nerveux que vous, je vais me coucher.

LE PÈRE — à la mère — Va donc le consoler.
FRANÇOISE — Mais Madame, qu'a donc
Monsieur à pleurer ainsi?

LA MÈRE — Mais il ne sait pas lui-même,
Françoise, il est énervé; préparez-moi
vite le grand lit et montez vous coucher.

FRANÇOISE — riant — Voilà mon petit jau-
net, mon petit serin, qui va rendre sa
maman aussi bêtasse que lui, pour peu
que cela continue. Voyons, puisque tu
n'as pas sommeil ni ta maman non plus,
ne restons pas à nous énerver, faisons
quelque chose, prenons un de tes livres.

LA MÈRE — se levant — Est-ce que tu au-
rais moins de plaisir si je sortais déjà les
livres que ta grand'mère doit te donner
pour ta fête? Pense bien: tu ne seras pas
déçu de ne rien avoir après-demain?

LA MÈRE, LA GRAND'MÈRE

LA GRAND'MÈRE — Ma fille, je ne pour-
rais me décider à donner à cet enfant
quelque chose de mal écrit.

II

**LA MAISON DE COMBRAY,
LA CHAMBRE VOISINE
TANTE LÉONIE, LE NARRATEUR,
FRANÇOISE**

[Françoise fait infuser du thé.]

TANTE LÉONIE — Il faut que je me rappelle
bien que je n'ai pas dormi.

[Le narrateur entre l'embrasser.]

TANTE LÉONIE — Allons, mon pauvre
enfant, va-t'en, va te préparer pour la
messe; et si en bas tu rencontres Fran-
çoise, dis-lui de ne pas s'amuser trop
longtemps avec vous, qu'elle monte
bientôt voir si je n'ai besoin de rien.

**LA MAISON DE COMBRAY,
L'ANTICHAMBRE DE TANTE LÉONIE
LA MÈRE, FRANÇOISE, LE NARRATEUR**

LA MÈRE — donnant une pièce — Surtout ne te
trompe pas de personne. Attends pour
donner que tu m'entendes dire: « Bon-
jour Françoise »; en même temps je te
toucherai légèrement le bras.

[Françoise, immobile.]

LA MÈRE — Bonjour Françoise.

LA MÈRE — N'est-ce pas Françoise, si Ju-
lien a été obligé de s'absenter et si vous
avez Marguerite à vous toute seule pour
toute la journée, vous serez désolée,
mais vous vous ferez une raison?

FRANÇOISE — riant — Madame sait tout;
madame est pire que les rayons X qu'on
a fait venir pour M^{ME} Octave et qui
voient ce que vous avez dans le cœur.

**LA MAISON DE COMBRAY,
LA CHAMBRE DE TANTE LÉONIE**
— FRANÇOISE, TANTE LÉONIE

TANTE LÉONIE — Françoise, imaginez-vous que M^{ME} Goupil est passée plus d'un quart d'heure en retard pour aller chercher sa sœur; pour peu qu'elle s'attarde sur son chemin cela ne me surprendrait point qu'elle arrive après l'élévation.

FRANÇOISE — Hé! il n'y aurait rien d'étonnant.

TANTE LÉONIE — Françoise, vous seriez venue cinq minutes plus tôt, vous auriez vu passer M^{ME} Imbert qui tenait des asperges deux fois grosses comme celles de la mère Callot; tâchez donc de savoir par sa bonne où elle les a eues. Vous qui, cette année, nous mettez des asperges à toutes les sauces, vous auriez pu en prendre de pareilles pour nos voyageurs.

FRANÇOISE — Il n'y aurait rien d'étonnant qu'elles viennent de chez M. le Curé.

TANTE LÉONIE — Ah! je vous crois bien, ma pauvre Françoise. Chez M. le Curé! Vous savez bien qu'il ne fait pousser que de petites méchantes asperges de rien. Je vous dis que celles-là étaient grosses comme le bras. Pas comme le vôtre, bien sûr, mais comme mon pauvre bras qui a encore tant maigri cette année.

TANTE LÉONIE — Françoise, vous n'avez pas entendu ce carillon qui m'a cassé la tête?

FRANÇOISE — Non, madame Octave.

TANTE LÉONIE — Ah! ma pauvre fille, il faut que vous l'ayez solide votre tête, vous pouvez remercier le Bon Dieu. C'était la Maguelone qui était venue chercher le docteur Piperaud. Il est ressorti tout de suite avec elle et ils ont tourné par la rue de l'Oiseau. Il faut qu'il y ait quelque enfant de malade.

FRANÇOISE — Eh! là, mon Dieu.

TANTE LÉONIE — Françoise, mais pour qui donc a-t-on sonné la cloche des morts? Ah! mon Dieu, ce sera pour M^{ME} Rousseau. Voilà-t-il pas que j'avais oublié qu'elle a passé l'autre nuit. Ah! il est temps que le Bon Dieu me rappelle, je ne sais plus ce que j'ai fait de ma tête depuis la mort de mon pauvre Octave. Mais je vous fais perdre votre temps, ma fille.

FRANÇOISE — Mais non, madame Octave, mon temps n'est pas si cher; celui qui l'a fait ne nous l'a pas vendu. Je vas seulement voir si mon feu ne s'éteint pas.

FRANÇOISE — Mais, madame Octave, ce n'est pas encore l'heure de la pepsine. Est-ce que vous vous êtes senti une faiblesse?

TANTE LÉONIE — Mais non, Françoise, c'est-à-dire, si, vous savez bien que maintenant les moments où je n'ai pas de faiblesse sont bien rares; un jour je passerai comme M^{ME} Rousseau sans avoir eu le temps de me reconnaître; mais ce n'est pas pour cela que je sonne. Croyez-vous pas que je viens de voir comme je vous vois M^{ME} Goupil avec une fillette que je ne connais point. Allez donc chercher deux sous de sel chez Camus. C'est bien rare si Théodore ne peut pas vous dire qui c'est.

FRANÇOISE — Mais ça sera la fille de M. Pupin.

TANTE LÉONIE — La fille de M. Pupin! Oh! je vous crois bien, ma pauvre Françoise! Avec cela que je ne l'aurais pas reconnue?

FRANÇOISE — Mais je ne veux pas dire la grande, madame Octave, je veux dire la gamine, celle qui est en pension à Jouy. Il me ressemble de l'avoir déjà vue ce matin.

TANTE LÉONIE — Ah! à moins de ça. Il faudrait qu'elle soit venue pour les fêtes. C'est cela! Il n'y a pas besoin de chercher, elle sera venue pour les fêtes. Mais alors nous pourrions bien voir tout à l'heure M^{ME} Sazerat venir sonner chez sa sœur pour le déjeuner. Ce sera ça! J'ai vu le petit de chez Galopin qui passait avec une tarte! Vous verrez que la tarte allait chez M^{ME} Goupil.

FRANÇOISE — Dès l'instant que M^{ME} Goupil a de la visite, madame Octave, vous n'allez pas tarder à voir tout son monde rentrer pour le déjeuner, car il commence à ne plus être de bonne heure.

TANTE LÉONIE — résignée — Oh! pas avant midi.

TANTE LÉONIE — Vous n'oublierez pas au moins de me donner mes œufs à la crème dans une assiette plate?

FRANÇOISE — Je serais bien allée chez Camus...

TANTE LÉONIE — Mais non, ce n'est plus la peine, c'est sûrement M^{LLE} Pupin. Ma pauvre Françoise, je regrette de vous avoir fait monter pour rien.

LA CHAMBRE DE TANTE LÉONIE, LE SOIR
LE GRAND-PÈRE, TANTE LÉONIE,
FRANÇOISE, LE NARRATEUR

TANTE LÉONIE — Un homme que grand-père ne connaissait point. Ah! je te crois bien!

[On fait chercher le grand-père.]

TANTE LÉONIE — Qui donc est-ce que vous avez rencontré près du Pont-Vieux, mon oncle? un homme que vous ne connaissiez point?

LE GRAND-PÈRE — Mais si, c'était Prosper le frère du jardinier de M^{ME} Bouillebœuf.

TANTE LÉONIE — un peu rouge, haussant les épaules avec un sourire — Ah! bien. Aussi il me disait que vous aviez rencontré un homme que vous ne connaissiez point!

FRANÇOISE — Ce sera le chien de M^{ME} Sazerat.

TANTE LÉONIE — Comme si je ne connaissais pas le chien de M^{ME} Sazerat!

FRANÇOISE — Ah! ce sera le nouveau chien que M. Galopin a rapporté de Lisieux.

TANTE LÉONIE — Ah! à moins de ça.

FRANÇOISE — Il paraît que c'est une bête bien affable, spirituelle comme une personne, toujours de bonne humeur, toujours aimable, toujours quelque chose de gracieux. C'est rare qu'une bête qui n'a que cet âge-là soit déjà si galante. Madame Octave, il va falloir que je vous quitte, je n'ai pas le temps de m'amuser, voilà bientôt dix heures, mon fourneau n'est seulement pas éclairé, et j'ai encore à plumer mes asperges.

TANTE LÉONIE — Comment, Françoise, encore des asperges! Mais c'est une vraie maladie d'asperges que vous avez cette année, vous allez en fatiguer nos Parisiens!

FRANÇOISE — Mais non, madame Octave, ils aiment bien ça. Ils rentreront de l'église avec de l'appétit et vous verrez qu'ils ne les mangeront pas avec le dos de la cuiller.

TANTE LÉONIE — Mais à l'église, ils doivent y être déjà; vous ferez bien de ne pas perdre de temps. Allez surveiller votre déjeuner.

LE TRAIN DE PARIS, SEMAINE DE PÂQUES

LE PÈRE — Allons, prenez les couvertures, on est arrivé.

LA PLACE DE COMBRAY, LE CLOCHER

LA GRAND'MÈRE — Mes enfants, moquez-vous de moi si vous voulez, il n'est peut-être pas beau dans les règles, mais sa vieille figure bizarre me plaît. Je suis sûre que s'il jouait du piano, il ne jouerait pas sec.

LA MAISON DE COMBRAY, DIMANCHE
LE NARRATEUR

LE NARRATEUR — Mon Dieu ! neuf heures ! il faut se préparer pour aller à la grand'messe si je veux avoir le temps d'aller embrasser tante Léonie avant.

EN RENTRANT DE LA MESSE

M. LEGRANDIN, LA GRAND'MÈRE

LA GRAND'MÈRE — Certainement le péché auquel pense saint Paul quand il parle du péché pour lequel il n'y a pas de rémission.

M. LEGRANDIN — arrivant — Salut, amis ! Vous êtes heureux d'habiter beaucoup ici ; demain il faudra que je rentre à Paris, dans ma niche.

M. LEGRANDIN — souriant — Certes il y a dans ma maison toutes les choses inutiles. Il n'y manque que le nécessaire, un grand morceau de ciel comme ici. Tâchez de garder toujours un morceau de ciel au-dessus de votre vie, petit garçon. Vous avez une jolie âme, d'une qualité rare, une nature d'artiste, ne la laissez pas manquer de ce qu'il lui faut.

DE RETOUR, CHEZ TANTE LÉONIE
TANTE LÉONIE, FRANÇOISE

TANTE LÉONIE — soupirant — Ah ! Je voudrais que ce soit déjà l'heure d'Eulalie. Il n'y a vraiment qu'elle qui pourra me dire cela.

TANTE LÉONIE, QUELQU'UN,
UN AUTRE, EULALIE

QUELQU'UN — Ne croyez-vous pas que si vous vous secouiez un peu par un beau temps...

TANTE LÉONIE — Je suis bien bas, bien bas, c'est la fin, mes pauvres amis.

UN AUTRE — Ah ! quand on n'a pas la santé ! Mais vous pouvez durer encore comme ça.

TANTE LÉONIE — C'est la fin, ma pauvre Eulalie.

EULALIE — Connaissant votre maladie comme vous la connaissez, madame Octave, vous irez à cent ans, comme me disait hier encore M^{me} Sazerin.

TANTE LÉONIE — Je ne demande pas à aller à cent ans.

DIMANCHE — LA MÈRE, LE NARRATEUR

LA MÈRE — Voyons, ne reste pas ici indéfiniment, monte dans ta chambre si tu as trop chaud dehors, mais va d'abord prendre l'air un instant pour ne pas lire en sortant de table.

PARIS, CHEZ L'ONCLE, LE CABINET DE TRAVAIL

— L'ONCLE,
SON VALET DE CHAMBRE, LE NARRATEUR

L'ONCLE — Deux heures et quart.

LE VALET DE CHAMBRE — étonné — Deux heures et quart ? bien... Je vais le dire...

LA MÈRE, LE PÈRE

LE PÈRE — Une amie de ton oncle...

CHEZ L'ONCLE, SUR LE PALIER
L'ONCLE, LE VALET, UNE JEUNE FEMME,
LE NARRATEUR

[Il sonne.]

LA JEUNE FEMME — de loin — Oh, si ! laisse-le entrer ; rien qu'une minute, cela m'amuserait tant. Sur la photographie qui est sur ton bureau, il ressemble tant à sa maman, ta nièce, dont la photographie est à côté de la sienne, n'est-ce pas ? Je voudrais le voir rien qu'un instant, ce gosse.

L'ONCLE — Mon neveu.

LA JEUNE FEMME — Comme il ressemble à sa mère.

L'ONCLE — vivement — Mais vous n'avez jamais vu ma nièce qu'en photographie.

LA JEUNE FEMME — Je vous demande pardon, mon cher ami, je l'ai croisée dans l'escalier l'année dernière quand vous avez été si malade. Il est vrai que je ne l'ai vue que le temps d'un éclair et que votre escalier est bien noir, mais cela m'a suffi pour l'admirer. Ce petit jeune homme a ses beaux yeux et aussi ça.

LA JEUNE FEMME — traçant une ligne sur le bas de son front — Est-ce que madame votre nièce porte le même nom que vous, ami ?

L'ONCLE — grognant — Il ressemble surtout à son père. C'est tout à fait son père et aussi ma pauvre mère.

LA JEUNE FEMME — s'inclinant — Je ne connais pas son père, et je n'ai jamais connu votre pauvre mère, mon ami. Vous vous souvenez, c'est peu après votre grand chagrin que nous nous sommes connus.

CHEZ L'ONCLE, LE CABINET DE TRAVAIL
LE NARRATEUR, L'ONCLE,
LA JEUNE FEMME

[L'oncle, gêné, lui offre des cigarettes.]

LA JEUNE FEMME — Non, cher, vous savez que je suis habituée à celles que le grand-duc m'envoie. Je lui ai dit que vous en étiez jaloux. Mais si je dois avoir ren-

contré chez vous le père de ce jeune homme. N'est-ce pas votre neveu ? Comment ai-je pu l'oublier ? Il a été tellement bon, tellement exquis pour moi.

L'ONCLE — au narrateur — Allons, voyons, il est l'heure que tu t'en ailles.

LE NARRATEUR — à lui-même — Faut-il le faire, faut-il ne pas le faire.

[Il porte à ses lèvres la main de la jeune femme.]

LA JEUNE FEMME — Comme il est gentil ! il est déjà galant, il a un petit œil pour les femmes : il tient de son oncle. Ce sera un parfait gentleman. Est-ce qu'il ne pourrait pas venir une fois prendre *a cup of tea*, comme disent nos voisins les Anglais ; il n'aurait qu'à m'envoyer un « bleu » le matin.

L'ONCLE — haussant les épaules — Mais non, c'est impossible, il est très tenu, il travaille beaucoup.

L'ONCLE — à voix basse — Il a tous les prix à son cours. Qui sait ? ce sera peut-être un petit Victor Hugo, une espèce de Vaulabelle, vous savez.

LA JEUNE FEMME — J'adore les artistes. Il n'y a qu'eux qui comprennent les femmes... Qu'eux et les êtres d'élite comme vous. Excusez mon ignorance, ami. Qui est Vaulabelle ? Est-ce les volumes dorés qu'il y a dans la petite bibliothèque vitrée de votre boudoir ? Vous savez que vous m'avez promis de me les prêter, j'en aurai grand soin.

DANS L'ARRIÈRE-CUISINE
FRANÇOISE, LE NARRATEUR

FRANÇOISE — Je vais laisser ma fille de cuisine servir le café et monter l'eau chaude, il faut que je me sauve chez M^{me} Octave.

À PÂQUES

SWANN — parlant de la fille de cuisine — Comment va la Charité de Giotto ?

**LA MAISON DE COMBRAY,
LE MILIEU DE L'APRÈS-MIDI**
LE NARRATEUR, FRANÇOISE,
LE JARDINIER, LA FILLE DU JARDINIER,
LES DOMESTIQUES, LA TROUPE

LA FILLE DU JARDINIER — courant — Les voilà, les voilà!

FRANÇOISE — en larmes mettant la main sur le cœur — Pauvres enfants, pauvre jeunesse qui sera fauchée comme un pré; rien que d'y penser j'en suis choquée.

LE JARDINIER — C'est beau, n'est-ce pas, madame Françoise, de voir des jeunes gens qui ne tiennent pas à la vie?

FRANÇOISE — De ne pas tenir à la vie? Mais à quoi donc qu'il faut tenir, si ce n'est pas à la vie, le seul cadeau que le bon Dieu ne fasse jamais deux fois. Hélas! mon Dieu! C'est pourtant vrai qu'ils n'y tiennent pas! Je les ai vus en 70; ils n'ont plus peur de la mort, dans ces misérables guerres; c'est ni plus ni moins des fous; et puis ils ne valent plus la corde pour les pendre, ce n'est pas des hommes, c'est des lions.

LE JARDINIER — Voyez-vous, Françoise, la révolution vaudrait mieux, parce que quand on la déclare il n'y a que ceux qui veulent partir qui y vont.

FRANÇOISE — Ah! oui, au moins je comprends cela, c'est plus franc.

LE JARDINIER — [Je crois qu'à la déclaration de guerre on arrêterait tous les chemins de fer.]

FRANÇOISE — Pardi, pour pas qu'on se sauve.

LE JARDINIER — Ah! ils sont malins.

LE NARRATEUR, BLOCH

BLOCH — riant — Défie-toi de ta dilection assez basse pour le sieur de Musset. C'est un coco des plus malfaisants et une assez sinistre brute. Je dois confesser, d'ailleurs, que lui et même le nommé Racine, ont fait chacun dans leur vie

un vers assez bien rythmé, et qui a pour lui, ce qui est selon moi le mérite suprême, de ne signifier absolument rien. C'est: «La blanche Oloossonne et la blanche Camire» et «La fille de Minos et de Pasiphaé». Ils m'ont été signalés à la décharge de ces deux malandrins par un article de mon très cher maître, le père Lecomte, agréable aux Dieux immortels. À propos voici un livre que je n'ai pas le temps de lire en ce moment qui est recommandé, paraît-il, par cet immense bonhomme. Il tient, m'a-t-on dit, l'auteur, le sieur Bergotte, pour un coco des plus subtils; et bien qu'il fasse preuve, des fois, de mansuétudes assez mal explicables, sa parole est pour moi oracle delphique. Lis donc ces proses lyriques, et si le gigantesque assembleur de rythmes qui a écrit Bhagavat et le Levrier de Magnus a dit vrai, par Apollon tu goûteras, cher maître, les joies nectaréennes de l'Olympos.

À LA MAISON

LE GRAND-PÈRE, LE NARRATEUR, UN AMI

LE GRAND-PÈRE — fredonnant — «Ô Dieu de nos Pères.»

LE GRAND-PÈRE — sur l'air de *la Juive* — Ti la lam ta lam, talim.

LE GRAND-PÈRE — Et comment s'appelle-t-il ton ami qui vient ce soir?

LE NARRATEUR — Dumont, grand-père.

LE GRAND-PÈRE — Dumont! Oh! je me méfie.

LE GRAND-PÈRE — chantant — «Archers, faites bonne garde! Veillez sans trêve et sans bruit.»

LE GRAND-PÈRE — s'écriant — «À la garde! À la garde!»

LE GRAND-PÈRE — fredonnant — «De ce timide Israélite; Quoi! vous guidez ici les pas!»

LE GRAND-PÈRE — fredonnant toujours —

«Champs paternels, Hébron, douce vallée. Oui, je suis de la race élue.»

LE PÈRE, BLOCH, LE NARRATEUR

LE PÈRE — voyant Bloch mouillé — Mais, monsieur Bloch, quel temps fait-il donc? est-ce qu'il a plu? Je n'y comprends rien, le baromètre était excellent.

BLOCH — Monsieur, je ne puis absolument vous dire s'il a plu. Je vis si résolument en dehors des contingences physiques que mes sens ne prennent pas la peine de me les notifier.

[Bloch part.]

LE PÈRE — Mais, mon pauvre fils, il est idiot ton ami. Comment! il ne peut même pas me dire le temps qu'il fait! Mais il n'y a rien de plus intéressant! C'est un imbécile.

LA GRAND-MÈRE, LE NARRATEUR

LA GRAND-MÈRE — à propos de Bloch — Comment veux-tu que ça soit sincère puisqu'il ne me connaît pas; ou bien alors il est fou.

BLOCH — arrivant en retard — Je ne me laisse jamais influencer par les perturbations de l'atmosphère ni par les divisions conventionnelles du temps. Je réhabiliterais volontiers l'usage de la pipe d'opium et du kriss malais, mais j'ignore celui de ces instruments infiniment plus pernicieux et d'ailleurs platement bourgeois, la montre et le parapluie.

DIMANCHE, AU JARDIN
SWANN, LE NARRATEUR

SWANN — Qu'est-ce que vous lisez, on peut regarder? Tiens, du Bergotte? Qui donc vous a indiqué ses ouvrages?

LE NARRATEUR — C'est Bloch.

SWANN — Ah! oui, ce garçon que j'ai vu une fois ici, qui ressemble tellement au portrait de Mahomet II par Bellini. Oh! c'est frappant, il a les mêmes sourcils circonflexes, le même nez recourbé, les mêmes pommettes saillantes. Quand il aura une barbiche ce sera la même personne. En tout cas il a du goût, car Bergotte est un charmant esprit.

Je le connais beaucoup. Si cela pouvait vous faire plaisir qu'il écrive un mot en tête de votre volume, je pourrais le lui demander.

LE NARRATEUR — Est-ce que vous pourriez me dire quel est l'acteur qu'il préfère?

SWANN — L'acteur, je ne sais pas. Mais je sais qu'il n'égale aucun artiste homme à la Berma qu'il met au-dessus de tout. L'avez-vous entendue?

LE NARRATEUR — Non monsieur, mes parents ne me permettent pas d'aller au théâtre.

SWANN — C'est malheureux. Vous devriez leur demander. La Berma dans Phèdre, dans le Cid, ce n'est qu'une actrice si vous voulez, mais vous savez je ne crois pas beaucoup à la «hiérarchie!» des arts.

Cela vous donnera une vision aussi noble que n'importe quel chef-d'œuvre, je ne sais pas moi... que — et il se mit à rire — les Reines de Chartres!

LE NARRATEUR — Est-ce qu'il y a des ouvrages de Bergotte où il ait parlé de la Berna ?

SWANN — Je crois dans sa petite plaquette sur Racine, mais elle doit être épuisée. Il y a peut-être eu cependant une réimpression. Je m'informerai. Je peux d'ailleurs demander à Bergotte tout ce que vous voulez, il n'y a pas de semaine dans l'année où il ne dîne à la maison. C'est le grand ami de ma fille. Ils vont ensemble visiter les vieilles villes, les cathédrales, les châteaux.

DIMANCHE, AU JARDIN — TANTE LÉONIE, FRANÇOISE, EULALIE, LE CURÉ

TANTE LÉONIE — Je viens de voir passer M^{ME} Goupil sans parapluie, avec la robe de soie qu'elle s'est fait faire à Châteaudun. Si elle a loin à aller avant vèpres elle pourrait bien la faire saucer.

FRANÇOISE — Peut-être, peut-être.

TANTE LÉONIE — se frappant le front — Tiens, cela me fait penser que je n'ai point su si elle était arrivée à l'église après l'élévation. Il faudra que je pense à le demander à Eulalie... Françoise, regardez-moi ce nuage noir derrière le clocher et ce mauvais soleil sur les ardoises, bien sûr que la journée ne se passera pas sans pluie. Ce n'était pas possible que ça reste comme ça, il faisait trop chaud. Et le plus tôt sera le mieux, car tant que l'orage n'aura pas éclaté, mon eau de Vichy ne descendra pas.

FRANÇOISE — Peut-être, peut-être.

TANTE LÉONIE — Et c'est que, quand il pleut sur la place, il n'y a pas grand abri.

TANTE LÉONIE — Comment, trois heures ? Mais alors les vêpres sont commencées, j'ai oublié ma pepsine ! Je comprends maintenant pourquoi mon eau de Vichy me restait sur l'estomac. Trois heures, c'est incroyable ce que le temps passe !

[Il pleut.]

TANTE LÉONIE — Eh bien ! Françoise, qu'est-ce que je disais ? Ce que cela tombe ! Mais je crois que j'ai entendu le grelot de la porte du jardin, allez donc voir qui est-ce qui peut être dehors par un temps pareil.

FRANÇOISE — C'est M^{ME} Amédée (ma grand'mère) qui a dit qu'elle allait faire un tour. Ça pleut pourtant fort.

TANTE LÉONIE — les yeux au ciel — Cela ne me surprend point. J'ai toujours dit qu'elle n'avait point l'esprit fait comme tout le monde. J'aime mieux que ce soit elle que moi qui soit dehors en ce moment.

FRANÇOISE — M^{ME} Amédée, c'est toujours tout l'extrême des autres.

TANTE LÉONIE — soupirant — Voilà le salut passé ! Eulalie ne viendra plus, ce sera le temps qui lui aura fait peur.

FRANÇOISE — Mais il n'est pas cinq heures, madame Octave, il n'est que quatre heures et demie.

TANTE LÉONIE — Que quatre heures et demie ? et j'ai été obligée de relever les petits rideaux pour avoir un méchant rayon de jour. À quatre heures et demie ! Huit jours avant les Rogations ! Ah ! ma pauvre Françoise, il faut que le bon Dieu soit bien en colère après nous. Aussi, le monde d'aujourd'hui en fait trop ! Comme disait mon pauvre Octave, on a trop oublié le bon Dieu et il se venge.

[Eulalie arrive.]

FRANÇOISE — M. le Curé serait enchanté, ravi, si Madame Octave ne repose pas et pouvait le recevoir. M. le Curé ne veut pas déranger. M. le Curé est en bas, j'y ai dit d'entrer dans la salle.

[On fait entrer le curé.]

FRANÇOISE — Monsieur le Curé, qu'est-ce que l'on me disait qu'il y a un artiste qui a installé son chevalet dans votre église pour copier un vitrail. Je peux

dire que je suis arrivée à mon âge sans avoir jamais entendu parler d'une chose pareille ! Qu'est-ce que le monde aujourd'hui va donc chercher ! Et ce qu'il y a de plus vilain dans l'église !

LE CURÉ — Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est ce qu'il y a de plus vilain, car s'il y a à Saint-Hilaire des parties qui méritent d'être visitées, il y en a d'autres qui sont bien vieilles dans ma pauvre basilique, la seule de tout le diocèse qu'on n'ait pas restaurée ! Mon Dieu, le porche est sale et antique, mais enfin d'un caractère majestueux ; passe même pour les tapisseries d'Esther dont personnellement je ne donnerais pas deux sous, mais qui sont placées par les connaisseurs tout de suite après celles de Sens. Je reconnais d'ailleurs, qu'à côté de certains détails un peu réalistes, elles en présentent d'autres qui témoignent d'un véritable esprit d'observation. Mais qu'on ne vienne pas me parler des vitraux. Cela a-t-il du bon sens de laisser des fenêtres qui ne donnent pas de jour et trompent même la vue par ces reflets d'une couleur que je ne saurais définir, dans une église où il n'y a pas deux dalles qui soient au même niveau et qu'on se refuse à me remplacer sous prétexte que ce sont les tombes des abbés de Combray et des seigneurs de Guermantes, les anciens comtes de Brabant. Les ancêtres directs du Duc de Guermantes d'aujourd'hui et aussi de la Duchesse puisqu'elle est une demoiselle de Guermantes qui a épousé son cousin.

LA GRAND'MÈRE, TOUT LE MONDE

LA GRAND'MÈRE — La Duchesse de Guermantes ? Ce doit être une parente de M^{ME} de Villeparisis.

TOUT LE MONDE — Rires.

LA GRAND'MÈRE — Dans une certaine lettre de faire part il me semblait me rappeler qu'il y avait du Guermantes là dedans.

TANTE LÉONIE, LE CURÉ, EULALIE, FRANÇOISE

LE CURÉ — Voyez Roussainville, ce n'est plus aujourd'hui qu'une paroisse de fermiers, quoique dans l'antiquité cette localité ait dû un grand essor au commerce de chapeaux de feutre et des pendules. (Je ne suis pas certain de l'étymologie de Roussainville. Je croirais volontiers que le nom primitif était Rouville (*Radulfi villa*) comme Châteauroux (*Castrum Radulfi*), mais je vous parlerai de cela une autre fois.) Hé bien ! l'église a des vitraux superbes, presque tous modernes, et cette imposante *Entrée de Louis-Philippe à Combray* qui serait mieux à sa place à Combray même, et qui vaut, dit-on, la fameuse verrière de Chartres. Je voyais même hier le frère du docteur Percepied qui est amateur et qui la regarde comme d'un plus beau travail.

Mais, comme je le lui disais à cet artiste qui semble du reste très poli, qui est paraît-il, un véritable virtuose du pinceau, que lui trouvez-vous donc d'extraordinaire à ce vitrail, qui est encore un peu plus sombre que les autres ?

TANTE LÉONIE — mollement — Je suis sûre que si vous le demandiez à Monseigneur, il ne vous refuserait pas un vitrail neuf.

LE CURÉ — Comptez-y, madame Octave. Mais c'est justement Monseigneur qui a attaché le grelot à cette malheureuse verrière en prouvant qu'elle représente Gilbert le Mauvais, sire de Guermantes, le descendant direct de Geneviève de Brabant qui était une demoiselle de Guermantes, recevant l'absolution de Saint-Hilaire.

TANTE LÉONIE — Mais je ne vois pas où est saint Hilaire ?

LE CURÉ — Mais si, dans le coin du vitrail vous n'avez jamais remarqué une dame en robe jaune ? Hé bien ! c'est saint Hilaire qu'on appelle aussi, vous le savez, dans certaines provinces, saint Illiers, saint Hélier, et même, dans le Jura, saint Ylie. Ces diverses corruptions de *sanctus Hilarius* ne sont pas du reste les plus curieuses de celles qui se sont produites dans les noms des bienheureux. Ainsi votre patronne, ma bonne Eulalie, *sancta Eulalia*, savez-vous ce qu'elle est devenue en Bourgogne ? saint Éloi tout simplement : elle est devenue un saint. Voyez-vous, Eulalie, qu'après votre mort on fasse de vous un homme ?

EULALIE — Monsieur le Curé a toujours le mot pour rigoler.

LE CURÉ — Le frère de Gilbert, Charles le Bègue, prince pieux mais qui, ayant perdu de bonne heure son père, Pépin l'Insensé, mort des suites de sa maladie mentale, exerçait le pouvoir suprême avec toute la présomption d'une jeunesse à qui la discipline a manqué ; dès que la figure d'un particulier ne lui revenait pas dans une ville, il y faisait massacrer jusqu'au dernier habitant. Gilbert voulant se venger de Charles fit brûler l'église de Combray, la primitive église alors, celle que Théodebert, en quittant avec sa cour la maison de campagne qu'il avait près d'ici, à Thiberzy (*Theodeberciacus*), pour aller combattre les Burgondes, avait promis de bâtir au-dessus du tombeau de saint Hilaire si le Bienheureux lui procurait la victoire. Il n'en reste que la crypte où Théodore a dû vous faire descendre, puisque Gilbert brûla le reste. Ensuite il défit l'infortuné Charles avec l'aide de Guillaume le Conquérant, ce qui fait

que beaucoup d'Anglais viennent pour visiter. Mais il ne semble pas avoir su se concilier la sympathie des habitants de Combray, car ceux-ci se ruèrent sur lui à la sortie de la messe et lui tranchèrent la tête. Du reste Théodore prête un petit livre qui donne les explications.

Mais ce qui est incontestablement le plus curieux dans notre église, c'est le point de vue qu'on a du clocher et qui est grandiose. Certainement, pour vous qui n'êtes pas très forte, je ne vous conseillerais pas de monter nos quatre-vingt-dix-sept marches, juste la moitié du célèbre dôme de Milan. Il y a de quoi fatiguer une personne bien portante, d'autant plus qu'on monte plié en deux si on ne veut pas se casser la tête, et on ramasse avec ses effets toutes les toiles d'araignées de l'escalier. En tous cas il faudrait bien vous couvrir car il fait un de ces courants d'air une fois arrivé là-haut ! Certaines personnes affirment y avoir ressenti le froid de la mort. N'importe, le dimanche il y a toujours des sociétés qui viennent même de très loin pour admirer la beauté du panorama et qui s'en retournent enchantées. Tenez, dimanche prochain, si le temps se maintient, vous trouveriez certainement du monde, comme ce sont les Rogations. Il faut avouer du reste qu'on jouit de là d'un coup d'œil féérique, avec des sortes d'échappées sur la plaine qui ont un cachet tout particulier. Quand le temps est clair on peut distinguer jusqu'à Verneuil. Surtout on embrasse à la fois des choses qu'on ne peut voir habituellement que l'une sans l'autre, comme le cours de la Vivonne et les fossés de Saint-Assise-lès-Combray, dont elle est séparée par un rideau de grands arbres, ou encore comme les différents canaux de Jouy-le-Vicomte

(*Gaudiacus vice comitis* comme vous savez). Chaque fois que je suis allé à Jouy-le-Vicomte, j'ai bien vu un bout du canal, puis quand j'avais tourné une rue j'en voyais un autre, mais alors je ne voyais plus le précédent. J'avais beau les mettre ensemble par la pensée, cela ne me faisait pas grand effet. Du clocher de Saint-Hilaire c'est autre chose, c'est tout un réseau où la localité est prise. Seulement on ne distingue pas d'eau, on dirait de grandes fentes qui coupent si bien la ville en quartiers, qu'elle est comme une brioche dont les morceaux tiennent ensemble mais sont déjà découpés. Il faudrait pour bien faire être à la fois dans le clocher de Saint-Hilaire et à Jouy-le-Vicomte. [Le curé prend congé.]

TANTE LÉONIE — tirant une pièce d'une bourse — Tenez, ma pauvre Eulalie, voilà pour que vous ne m'oubliez pas dans vos prières.

EULALIE - Ah ! mais, madame Octave, je ne sais pas si je dois, vous savez bien que ce n'est pas pour cela que je viens !

[Eulalie est partie.]

TANTE LÉONIE — Je ne sais pas ce qu'avait Eulalie ; je lui ai pourtant donné la même chose que d'habitude, elle n'avait pas l'air contente.

FRANÇOISE — soupirant — Je crois qu'elle n'a pourtant pas à se plaindre.

FRANÇOISE — regardant par le rideau — Les personnes flatteuses savent se faire bien venir et ramasser les pépettes ; mais patience, le bon Dieu les punit toutes par un beau jour.

FRANÇOISE — sortant de la chambre — Madame Octave, je vous laisse reposer, vous avez l'air beaucoup fatiguée.

[Quatre coups retentissent.]

TANTE LÉONIE — dressée sur son lit, criant — Est-ce qu'Eulalie est déjà partie ? Croyez-vous que j'ai oublié de lui demander si M^{ME} Goupil était arrivée à la messe avant l'élévation ! Courez vite après elle !

TANTE LÉONIE — hochant la tête — C'est contrariant. La seule chose importante que j'avais à lui demander !

LA MAISON COMBRAY, UNE NUIT

LA MÈRE, LE NARRATEUR, TANTE LÉONIE

LA MÈRE — Monte donc voir si ta tante n'a besoin de rien. Françoise lui manque beaucoup.

[Le narrateur entre dans la première pièce.]

TANTE LÉONIE — Dieu soit loué ! nous n'avons comme tracas que la fille de cuisine qui accouche. Voilà-t-il pas que je rêvais que mon pauvre Octave était ressuscité et qu'il voulait me faire faire une promenade tous les jours !

SAMEDI MATIN — TANTE LÉONIE, FRANÇOISE, LE NARRATEUR, QUELQU'UN, CHACUN

TOUS — Il n'y a pas de temps à perdre, n'oublions pas que c'est samedi !

TANTE LÉONIE — conférant avec Françoise — Si vous leur faisiez un beau morceau de veau, comme c'est samedi.

QUELQU'UN — Allons, encore une heure et demie avant le déjeuner.

CHACUN — Mais voyons, à quoi pensez-vous, vous oubliez que c'est samedi !

TOUS — Rires.

APRÈS LE DÉJEUNER

LE PÈRE, QUELQU'UN, TOUS

QUELQU'UN — Comment, seulement deux heures ?

TOUS — Mais ce qui vous trompe, c'est qu'on a déjeuné une heure plus tôt, vous savez bien que c'est samedi !

LE PÈRE — Mais voyons, c'est samedi !

TOUS — Mais il me semblait qu'il avait dit aussi autre chose. C'était plus long la première fois quand vous l'avez raconté.

CHEZ M. VINTEUIL

LE PÈRE, LA MÈRE, M. VINTEUIL

M. VINTEUIL — Mais je ne sais qui a mis cela sur le piano, ce n'est pas sa place.

COMBRAY, UN BOULEVARD, LE SOIR

LE PÈRE, LA MÈRE, LE NARRATEUR

LE PÈRE — Où sommes-nous ?

LA MÈRE — Tu es extraordinaire !

UN DIMANCHE, APRÈS LES VISITES

LA MÈRE, TANTE LÉONIE, LE PÈRE

LA MÈRE — Je sais que les choses se sont encore mal arrangées tantôt, Léonie, vous avez eu tout votre monde à la fois.

TANTE LÉONIE — l'interrompant — Abondance de biens...

LE PÈRE — Je veux profiter, de ce que toute la famille est réunie pour vous faire un récit sans avoir besoin de le recommencer à chacun. J'ai peur que nous ne soyons fâchés avec Legrandin : il m'a à peine dit bonjour ce matin.

LE PÈRE — Je regretterais d'autant plus de le savoir fâché, qu'au milieu de tous ces gens endimanchés il a, avec son petit veston droit, sa cravate molle, quelque chose de si peu apprêté, de si vraiment simple, et un air presque ingénu qui est tout à fait sympathique.

PONT-VIEUX, LE LENDEMAIN

TOUS, LE NARRATEUR, M. LEGRANDIN

M. LEGRANDIN — *approchant* — Connaissez-vous, monsieur le lecteur, ce vers de Paul Desjardins :

« Les bois sont déjà noirs, le ciel est encor bleu... » N'est-ce pas la fine notation de cette heure-ci ? Vous n'avez peut-être jamais lu Paul Desjardins. Lisez-le, mon enfant ; aujourd'hui il se mue, me dit-on, en frère prêcheur, mais ce fut longtemps un aquarelliste limpide...

« Les bois sont déjà noirs, le ciel est encor bleu... » Que le ciel reste toujours bleu pour vous, mon jeune ami ; et même à l'heure, qui vient pour moi maintenant, où les bois sont déjà noirs, où la nuit tombe vite, vous vous consolerez comme je fais en regardant du côté du ciel.

M. LEGRANDIN — *sortant de sa poche une cigarette* — Adieu, les camarades.

LA MAISON DE COMBRAY, L'ARRIÈRE-CUISINE

FRANÇOISE, LE NARRATEUR

FRANÇOISE — *après un poulet* — Sale bête ! sale bête !

FRANÇOISE — *devant son cadavre* — Sale bête !

LA MAISON DE COMBRAY, UNE NUIT

LA FILLE DE CUISINE, LA MÈRE, FRANÇOISE, LE NARRATEUR

LA FILLE DE CUISINE — *Criant de douleur.*

FRANÇOISE — Elle veut faire la maîtresse.

LA MAISON DE COMBRAY, LA BIBLIOTHÈQUE, CETTE MÊME NUIT

FRANÇOISE — Hé là ! Sainte Vierge, est-il possible que le bon Dieu veuille faire souffrir ainsi une malheureuse créature humaine ? Hé ! la pauvre !

LA MAISON DE COMBRAY, CETTE NUIT-LÀ

FRANÇOISE, LE NARRATEUR

FRANÇOISE — Elle n'avait qu'à ne pas faire ce qu'il faut pour ça ! ça lui a fait plaisir ! Qu'elle ne fasse pas de manières maintenant. Faut-il tout de même qu'un garçon ait été abandonné du bon Dieu pour aller avec ça. Ah ! c'est bien comme on disait dans le patois de ma pauvre mère : « Qui du cul d'un chien s'amoureuse, il lui paraît une rose. »

LA MÈRE, LE PÈRE, M. LEGRANDIN, LE NARRATEUR

M. LEGRANDIN — *à lui* — Venez tenir compagnie à votre vieil ami. Comme le bouquet qu'un voyageur nous envoie d'un pays où nous ne retournerons plus, faites-moi respirer du lointain de votre adolescence ces fleurs des printemps que j'ai traversés moi aussi il y a bien des années. Venez avec la primevère, la barbe de chanoine, le bassin d'or, venez avec le sédum dont est fait le bouquet de dilection de la flore balzacienne, avec la fleur du jour de la Résurrection, la pâquerette et la boule de neige des jardins qui commence à embaumer dans les allées de votre grand'tante, quand ne sont pas encore fondues les dernières boules de neige des giboulées de Pâques. Venez avec la glorieuse vêtue de soie du lis digne de Salomon, et l'émail polychrome des pensées, mais venez surtout avec la brise fraîche encore des dernières gelées et qui va entr'ouvrir, pour les deux papillons qui depuis ce matin attendent à la porte, la première rose de Jérusalem.

LA MAISON DE COMBRAY

LA GRAND'MÈRE — Vous reconnaissez vous-même qu'il vient là avec sa tenue toute simple qui n'est guère celle d'un mondain.

LA TERRASSE DE LEGRANDIN, DÎNER

M. LEGRANDIN, LE NARRATEUR

M. LEGRANDIN — Il y a une jolie qualité de silence, n'est-ce pas ; aux cœurs blessés comme l'est le mien, un romancier que vous lirez plus tard prétend que conviennent seulement l'ombre et le silence. Et voyez-vous, mon enfant, il vient dans la vie une heure dont vous êtes bien loin encore où les yeux las ne tolèrent plus qu'une lumière, celle qu'une belle nuit comme celle-ci prépare et distille avec l'obscurité, où les oreilles ne peuvent plus écouter de musique que celle que joue le clair de lune sur la flûte du silence.

LE NARRATEUR — Est-ce que vous connaissez, monsieur, la... les châtelaines de Guermantes ?

M. LEGRANDIN — Non, je ne les connais pas. Non, non, je ne les connais pas, je n'ai jamais voulu, j'ai toujours tenu à sauvegarder ma pleine indépendance ; au fond je suis une tête jacobine, vous le savez. Beaucoup de gens sont venus à la rescousse, on me disait que j'avais tort de ne pas aller à Guermantes, que je me donnais l'air d'un malotru, d'un vieil ours. Mais voilà une réputation qui n'est pas pour m'effrayer, elle est si vraie ! Au fond, je n'aime plus au monde que quelques églises, deux ou trois livres, à peine davantage de tableaux, et le clair de lune quand la brise de votre jeunesse apporte jusqu'à moi l'odeur des parterres que mes vieilles prunelles ne distinguent plus.

LE PÈRE — Il faut absolument que j'annonce à Legrandin que vous irez à Balbec, pour voir s'il vous offrira de vous mettre en rapport avec sa sœur. Il ne doit pas se souvenir nous avoir dit qu'elle demeurerait à deux kilomètres de là.

AU BORD DE LA VIVONNE, LE SOIR
LE NARRATEUR, LE PÈRE, M. LEGRANDIN

M. LEGRANDIN — Il y a dans les nuages ce soir des violets et des bleus bien beaux, n'est-ce pas, mon compagnon, un bleu surtout plus floral qu'aérien, un bleu de cinéraire, qui surprend dans le ciel. Et ce petit nuage rose n'a-t-il pas aussi un teint de fleur, d'œillet ou d'hydrangée ? Il n'y a guère que dans la Manche, entre Normandie et Bretagne, que j'ai pu faire de plus riches observations sur cette sorte de règne végétal de l'atmosphère. Là-bas, près de Balbec, près de ces lieux sauvages, il y a une petite baie d'une douceur charmante où le coucher de soleil du pays d'Auge, le coucher de soleil rouge et or que je suis loin de dédaigner, d'ailleurs, est sans caractère, insignifiant ; mais dans cette atmosphère humide et douce s'épanouissent le soir en quelques instants de ces bouquets célestes, bleus et roses, qui sont incomparables et qui mettent souvent des heures à se faner. D'autres s'effeuillent tout de suite, et c'est alors plus beau encore de voir le ciel entier que jonche la dispersion d'innombrables pétales souffrés ou roses. Dans cette baie, dite d'opale, les plages d'or semblent plus douces encore pour être attachées comme de blondes Andromèdes à ces terribles rochers des côtes voisines, à ce rivage funèbre, fameux par tant de naufrages, où tous les hivers bien des barques trépassent au péril de la mer. Balbec ! la plus antique ossature géologique de notre sol, vraiment Ar-mor, la mer, la fin de la terre, la région maudite qu'Anatole France — un enchanteur qui devrait lire notre petit ami — a si bien peinte, sous ses brouillards éternels, comme le véritable pays des Cimmériens, dans l'Odyssée. De

Balbec surtout, où déjà des hôtels se construisent, superposés au sol antique et charmant qu'ils n'altèrent pas, quel délice d'excursionner à deux pas dans ces régions primitives et si belles.

LE PÈRE — Ah ! est-ce que vous connaissez quelqu'un à Balbec ? Justement ce petit-là doit y aller passer deux mois avec sa grand'mère et peut-être avec ma femme.

LE PÈRE — Est-ce que vous avez des amis de ce côté-là, que vous connaissez si bien Balbec ?

M. LEGRANDIN — J'ai des amis partout où il y a des groupes d'arbres blessés, mais non vaincus, qui se sont rapprochés pour implorer ensemble avec une obstination pathétique un ciel inclément qui n'a pas pitié d'eux.

LE PÈRE — l'interrompant — Ce n'est pas cela que je voulais dire. Je demandais pour le cas où il arriverait n'importe quoi à ma belle-mère et où elle aurait besoin de ne pas se sentir là-bas en pays perdu, si vous y connaissez du monde ?

M. LEGRANDIN — Là comme partout, je connais tout le monde et je ne connais personne ; beaucoup les choses et fort peu les personnes. Mais les choses elles-mêmes y semblent des personnes, des personnes rares, d'une essence délicate et que la vie aurait déçues. Parfois c'est un castel que vous rencontrez sur la falaise, au bord du chemin où il s'est arrêté pour confronter son chagrin au soir encore rose où monte la lune d'or et dont les barques qui rentrent en striant l'eau diaprée hissent à leurs mâts la flamme et portent les couleurs ; parfois c'est une simple maison solitaire, plutôt laide, l'air timide mais romanesque, qui cache à tous les yeux quelque secret impérissable de bonheur et de désenchantement. Ce pays sans vérité, ce pays de

pure fiction est d'une mauvaise lecture pour un enfant, et ce n'est certes pas lui que je choisirais et recommanderais pour mon petit ami déjà si enclin à la tristesse, pour son cœur prédisposé. Les climats de confiance amoureuse et de regret inutile peuvent convenir au vieux désabusé que je suis, ils sont toujours malsains pour un tempérament qui n'est pas formé. Croyez-moi, les eaux de cette baie, déjà à moitié bretonne, peuvent exercer une action sédative, d'ailleurs discutable, sur un cœur qui n'est plus intact comme le mien, sur un cœur dont la lésion n'est plus compensée. Elles sont contre-indiquées à votre âge, petit garçon.

M. LEGRANDIN — les quittant avec cette brusquerie — Bonne nuit, voisin.

M. LEGRANDIN — se retournant — Pas de Balbec avant cinquante ans, et encore cela dépend de l'état du cœur.

**DE RETOUR DE PROMENADE
DU CÔTÉ DE GUERMANTES**
— LA MÈRE, LE NARRATEUR,
TANTE LÉONIE, FRANÇOISE

LA MÈRE — apercevant une forme sur le pas de la porte — Mon dieu ! voilà Françoise qui nous guette, ta tante est inquiète ; aussi nous rentrons trop tard.

LA MÈRE — Là, Françoise, quand je vous le disais, qu'ils seraient allés du côté de Guermantes ! Mon Dieu ! ils doivent avoir une faim ! et votre gigot qui doit être tout desséché après ce qu'il a attendu. Aussi est-ce une heure pour rentrer ! comment, vous êtes allés du côté de Guermantes !

LA MÈRE — Mais je croyais que vous le saviez, Léonie. Je pensais que Françoise nous avait vus sortir par la petite porte du potager.

PROMENADE, DU CÔTÉ DE MÉSÉGLISE
LE GRAND-PÈRE, LE PÈRE, LE NARRATEUR

LE GRAND-PÈRE — Vous rappelez-vous que Swann a dit hier que, comme sa femme et sa fille partaient pour Reims, il en profiterait pour aller passer vingt-quatre heures à Paris ? Nous pourrions longer le parc, puisque ces dames ne sont pas là, cela nous abrégierait d'autant.

LE GRAND-PÈRE, LE NARRATEUR

LE GRAND-PÈRE — désignant une haie — Toi qui aimes les aubépines, regarde un peu cette épine rose ; est-elle jolie !

AU PARC
LA MÈRE DE GILBERTE, GILBERTE,
LE GRAND-PÈRE, LE PÈRE, LE NARRATEUR,

LA MÈRE DE GILBERTE — criant — Allons, Gilberte, viens ; qu'est-ce que tu fais ?

LE GRAND-PÈRE — murmurant — Ce pauvre Swann, quel rôle ils lui font jouer : on le fait partir pour qu'elle reste seule avec son Charlus, car c'est lui, je l'ai reconnu ! Et cette petite, mêlée à toute cette infamie !

DE RETOUR
TANTE LÉONIE, LE GRAND-PÈRE

LE GRAND-PÈRE — Léonie, j'aurais voulu t'avoir avec nous tantôt. Tu ne reconnaîtrais pas Tansonville. Si j'avais osé, je t'aurais coupé une branche de ces épines roses que tu aimais tant.

LE SOIR

TANTE LÉONIE — Oui, un jour qu'il fera beau, j'irai en voiture jusqu'à la porte du parc.

LE NARRATEUR, TANTE LÉONIE

TANTE LÉONIE — Mais non, cette charge-là était au père de Swann, cette haie fait partie du parc de Swann.

LE MATIN DU DÉPART POUR PARIS

LE NARRATEUR

LE NARRATEUR — pleurant, parlant aux aubépines — Ô mes pauvres petites aubépines, ce n'est pas vous qui voudriez me faire du chagrin, me forcer à partir. Vous, vous ne m'avez jamais fait de peine ! Aussi je vous aimerai toujours.

MONTJOUVAIN, OÙ HABITE M. VINTEUIL

QUELQU'UN, LE DOCTEUR PERCEPIED

QUELQU'UN — Faut-il que ce pauvre M. Vinteuil soit aveuglé par la tendresse pour ne pas s'apercevoir de ce qu'on raconte, et permettre à sa fille, lui qui se scandalise d'une parole déplacée, de faire vivre sous son toit une femme pareille. Il dit que c'est une femme supérieure, un grand cœur et qu'elle aurait eu des dispositions extraordinaires pour la musique si elle les avait cultivées. Il peut être sûr que ce n'est pas de musique qu'elle s'occupe avec sa fille.

LE DOCTEUR PERCEPIED — d'un ton rude — Hé bien ! il paraît qu'elle fait de la musique avec son amie, M^{lle} Vinteuil. Ça a l'air de vous étonner. Moi je sais pas. C'est le père Vinteuil qui m'a encore dit ça hier. Après tout, elle a bien le droit d'aimer la musique, c'te fille. Moi je ne suis pas pour contrarier les vocations artistiques des enfants. Vinteuil non plus à ce qu'il paraît. Et puis lui aussi il fait de la musique avec l'amie de sa fille. Ah ! sapristi on en fait une musique dans c'te boîte-là. Mais qu'est-ce que vous avez à rire ; mais ils font trop de musique ces gens. L'autre jour j'ai rencontré le père Vinteuil près du cimetière. Il ne tenait pas sur ses jambes.

COMBRAY, UNE RUE

SWANN, LE NARRATEUR, M. VINTEUIL

[Après le départ de Swann.]

M. VINTEUIL — Quel homme exquis, avec la même enthousiaste vénération qui tient de spirituelles et jolies bourgeoises en respect et sous le charme d'une duchesse, fût-elle laide et sottée. Quel homme exquis ! Quel malheur qu'il ait fait un mariage tout à fait déplacé.

AUTOMNE, PROMENADE**DU CÔTÉ DE MÉSÉGLISE**

FRANÇOISE, LE NARRATEUR

FRANÇOISE — Je ne sais pas m'exprimer.
FRANÇOISE — Elle était tout de même de la parentèse, il reste toujours le respect qu'on doit à la parentèse.

AUTOMNE, PROMENADE

UN PAYSAN, LE NARRATEUR

LE NARRATEUR — Beau temps, n'est-ce pas, il fait bon marcher.

LA MÈRE — Pauvre M. Vinteuil, il a vécu et il est mort pour sa fille, sans avoir reçu son salaire. Le recevra-t-il après sa mort et sous quelle forme ? Il ne pourrait lui venir que d'elle.

SALON DE M^{lle} VINTEUILM^{lle} VINTEUIL, UNE AMIE, LE NARRATEUR

L'AMIE — Laisse donc tout ouvert, j'ai chaud.

M^{lle} VINTEUIL — Mais c'est assommant, on nous verra.

M^{lle} VINTEUIL — Quand je dis nous voir, je veux dire nous voir lire ; c'est assommant, quelque chose insignifiante qu'on fasse, de penser que des yeux vous voient.

L'AMIE — ironiquement — Oui, c'est probable qu'on nous regarde à cette heure-ci, dans cette campagne fréquentée.

L'AMIE — clignement d'yeux — Et puis quoi ?

Quand même on nous verrait, ce n'en est que meilleur.

M^{lle} VINTEUIL — Mademoiselle me semble avoir des pensées bien lubriques, ce soir.

M^{lle} VINTEUIL — Oh ! ce portrait de mon père qui nous regarde, je ne sais pas qui a pu le mettre là, j'ai pourtant dit vingt fois que ce n'était pas sa place.

L'AMIE — Mais laisse-le donc où il est, il n'est plus là pour nous embêter. Croistu qu'il pleurnicherait, qu'il voudrait te mettre ton manteau, s'il te voyait là, la fenêtre ouverte, le vilain singe.

M^{lle} VINTEUIL — Voyons, voyons.

L'AMIE — prenant le portrait — Sais-tu ce que j'ai envie de lui faire à cette vieille horreur ?
[Elle murmure à l'oreille de M^{lle} Vinteuil.]

M^{lle} VINTEUIL — Oh ! tu n'oserais pas.

L'AMIE — Je n'oserais pas cracher dessus ? sur ça ?

FRANÇOISE — Ne dirait-on pas qu'on voit ni plus ni moins des chiens de mer qui jouent en montrant là-haut leurs museaux ? Ah ! ils pensent bien à faire pleuvoir pour les pauvres laboureurs ! Et puis quand les blés seront poussés, alors la pluie se mettra à tomber tout à petit patapon, sans discontinuer, sans plus savoir sur quoi elle tombe que si c'était sur la mer.

AU DÎNER

TOUS — Demain s'il fait le même temps, nous irons du côté de Guermantes.

UN JOUR — LA MÈRE, LE NARRATEUR

LA MÈRE — Puisque tu parles toujours de M^{me} de Guermantes, comme le docteur Percepied l'a très bien soignée il y a quatre ans, elle doit venir à Combray pour assister au mariage de sa fille. Tu pourras l'apercevoir à la cérémonie.

COMBRAY, L'ÉGLISE, PENDANT LA MESSE— M^{me} DE GUERMANTES, UN SUISSE, LE NARRATEUR, DES FIDÈLES, QUELQU'UN

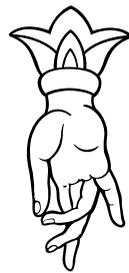
QUELQU'UN — Elle est mieux que M^{me} Sazerat, que M^{lle} Vinteuil.

LE NARRATEUR — Qu'elle est belle ! Quelle noblesse ! Comme c'est bien une fière Guermantes, la descendante de Geneviève de Brabant, que j'ai devant moi !

LE NARRATEUR — à lui-même — Mais sans doute elle fait attention à moi.

 FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Collection
Artistes: tous farceurs
(théâtre)
éditions dasein



Publication réalisée à l'occasion
de l'événement *Cabaret*
(espace *Transformers*, Bruxelles, le 10 septembre 2016)
où une lecture d'extraits a été donnée.

Circolo Palmer Eldritch, **éditions dasein**, Lugano, Suisse
première édition, **septembre 2016**, réf. BURLONI#2
<http://dasein.biz/>
ISBN **978-2-918543-20-6**



Prix libre
ou **6chf**
ou 5euros